

La lassitude

6 790 signes

Mais que se passe-t-il en cette fin d'après-midi ? Il y a comme une humidité de crypte, comme une levée de brume invisible qui rend plates et mornes toutes les choses. Je vois les visages fermés des consommateurs qui vont et viennent sur le parking du supermarché. J'entends des disputes éclater, des moteurs démarrer péniblement. L'enseigne lumineuse de la grande surface ne parvient pas, autant que d'habitude, à attirer le regard.

Tiens, les poteaux d'éclairage cylindro-coniques s'allument... Il n'est que 18h00. Mais on sent que la nuit pourrait arriver d'une minute à l'autre. Les poteaux, eux aussi, ont du mal à éclairer vigoureusement. L'électricité qui transite dans leurs solides câbles à gaines PVC serait-elle affaiblie par un phénomène climatique ?

Je reste assis dans ma voiture, amolli par cette atmosphère de pré-hiver gris et cruel travesti en douce fin de journée d'automne avec pseudo ciel bleu clair d'aquarelle. En fait, pas vraiment bleu. Bleu à tendance métallique.

Face à moi, une femme âgée fume une cigarette seule dans son vieux coupé de luxe. Elle prend son temps, elle ne se presse pas. Comme si plus rien ne comptait, sinon l'ultime pause qu'on s'accorde. Les autres aussi, même s'ils s'agitent en poussant leurs caddies, manquent de conviction. Ils jouent le jeu parce qu'il faut le jouer jusqu'au bout. Mais on dirait qu'il n'y a plus rien à gagner de ce qu'il y avait à gagner avant.

J'ouvre une fenêtre. L'air humide pénètre dans ma voiture. J'y distingue comme une odeur de pierre baignée d'eau, une

odeur éteinte, triste, qui m'évoque un bénitier d'église ou une grotte à concrétions oubliée des touristes.

Que se passe-t-il ? Je suis venu ici pour acheter du vin et des cacahuètes apéritives. Nous recevons des amis ce soir. Qu'est-ce que j'attends pour y aller ? Pourquoi ai-je cette impression pénible et douce qu'il ne sert plus à rien d'y aller ? Autour de moi maintenant le parking se vide. Les bruit des moteurs grippés s'éloigne. Un poteau d'éclairage défectueux bégaie au-dessus de moi. Un camion-benne vient faire son travail à l'arrière du supermarché. La vie continue, non ? Les choses se déroulent... Mais pourquoi me dis-je que ce camion effectue sa toute dernière tournée ? Et qu'après, le décor qui m'entourne n'aura plus qu'à attendre... le démontage ?

Je dois me rendre à l'évidence. J'arrive, et tous les autres que j'ai pu croiser jusque là, en fin de scénario.

Ils ont décidé de clore cette histoire. Peut-être n'est-elle plus rentable ? Je pensais que ce genre de chose n'arrivait jamais... ou alors dans des pays éloignés. Cette fois, c'est tombé sur nous. Que vont devenir toutes ces belles infrastructures ? Télécommunications, énergie, voies de transport, grands ensemble d'habitation et de loisir ? Et les voitures ? Et les spectacles à l'affiche ? Et cette école en construction de l'autre côté du grillage ? Ils vont tout bazarder ? Ou alors en récupérer une partie pour équiper un autre scénario ? Je m'en fous. Je suis fatigué. J'en ai assez. Moi aussi je dois quitter le parking et prendre à gauche ou à droite – peu importe – dans l'avenue des Nations. Je sais qu'au bout, je risque de me retrouver face à la gueule béante et nocturne d'un métabroyeur MPC, entouré de silhouettes naines en combinaisons étanches.

Je ne me trompais pas. A la place du carrefour du bout de l'avenue, je vois nettement comme l'entrée d'un tunnel rectangulaire, auprès duquel les formes jaunes de gros camions

d'intervention prennent la taille de jouets ridicules. Une file de voiture, feux-stop rougeoyants, y pénètre lentement.

« Le péage de la mort », dis-je à haute voix dans l'habitacle silencieux de ma voiture, surpris par ces mots qui me sortent si nettement de l'esprit.

Des silhouettes en combinaisons rétro-réfléchissantes font des signes pour nous guider. L'une d'elle quitte son poste et vient frapper à ma portière. Derrière le masque de survie, je reconnais les yeux cernés de mon ami Matteoti, un partenaire de hardsquash dont je n'ai jamais su quel métier il exerçait vraiment.

« Fout le camp ! » me crie-t-il à travers le circuit audio de son équipement étanche. « Descend de ta caisse et cours jusqu'à cette niche de sécurité, là-bas. Ouvre la porte et suis le couloir... »

Je baisse ma vitre et lui réponds :

« Pas la peine... à quoi bon... je suis vraiment crevé.

- Tu ne l'es pas encore ! » hurle-t-il.

Les vibrations de sa voix incarcérée me font peur et me secouent. Mon esprit émerge comme un plongeur sans bouteilles du fond d'un lac. Hébété, je sors de ma voiture. Me voilà debout sur la route. Je cours jusqu'à la porte rouillée que Matteoti m'a indiquée. J'aperçois une plaque de métal indiquant la conduite à tenir pour venir en aide aux électrisés. Je tire la poignée. Le battant métallique, digne des plus archaïques bunkers, obéit à mes muscles, malgré la baisse constante de fréquence de décharge de mes motoneurons. J'entre et me lance à droite dans un couloir, ou plutôt une gaine technique, maçonnée de parpaings nus, éclairée par des blocs autonomes sales et endommagés, à faible rendement photométrique. Ça sent la poussière, le ciment et le métal, là-dedans. A moitié courbé, je titube vers l'avant.

A bout de souffle, je m'arrête dans une salle rectangulaire puissamment bétonnée. Sur la paroi du fond, des écoutilles semblent indiquer l'arrivée de conduits d'eau. Semblent seulement. Je me doute bien, en effet qu'il s'agit de tout autre chose.

J'ai assisté à de nombreux spectacles publics où les héros, poursuivis par leurs ennemis, parvenaient miraculeusement à changer de scénario en empruntant un passage logique. Ces grosses écoutilles oxydées qui me font face donnent sur des passages logiques. A moi de faire mon choix.

J'ouvre avec peine la première. Un souffle chaud, trop chaud à mon goût, me balaie le visage. De l'autre côté de l'ouverture s'étend un paysage de désert montagneux pollué de carcasses d'engins de guerre noircis. Non loin de ma *lucarne*, des combattants poussiéreux en piteuses tenues kaki, répartis en binômes, actionnent de coûteux tubes lance-missiles à guidage semi-automatique. Plus loin des hélicoptères tournoient en arrosant le sol à coups de canon de 20 mm à énergie externe, transformant le paysage sous eux en étendue volcanique de fin ou de début de monde. Je rabats l'écoutille et la serre au maximum, pour être bien sûr que l'abomination qui est derrière ne puisse venir se glisser à moi par le moindre interstice. Puis j'essaie d'autres *mondes*, découvrant à chaque fois des paysages martyrisés par les combats ou la surproduction marchande.

Epuisé, en sueur, la gorge irrité par le dioxyde de soufre et les particules de gypse, je dégoupille la dernière écoutille. Je passe la tête par l'ouverture. Et je vous vois en train de lire ces lignes. Ne bougez pas, me voilà.